

THEATRE DES CELESTINS

Directeur
JEAN MEYER

Directeur de la scène
RENÉ MONIEZ

Régisseur général
FRANÇOIS HERFURTH

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
Josiane BERTHAUD

THÉÂTRE
DES
CÉLESTINS



« Molière est représenté en orateur de la Troupe
faisant une harangue, suivant l'usage
à la fin de la représentation. »

Maquette
RENÉ PERRIN

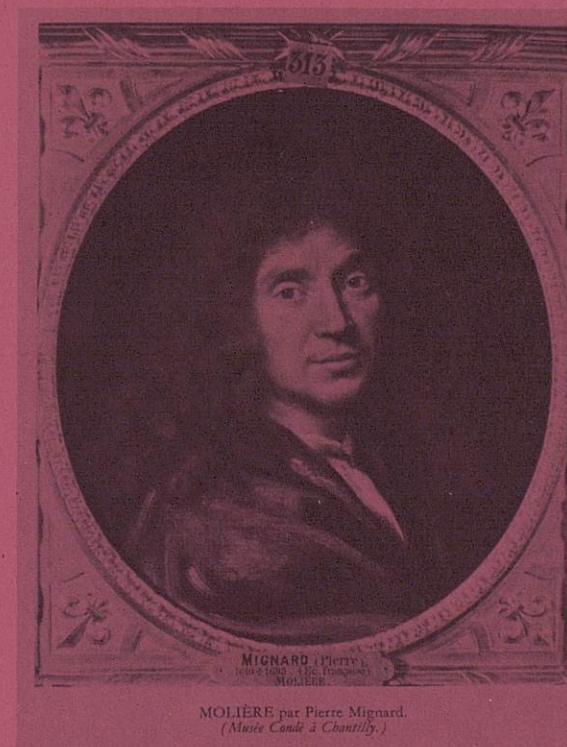
Impression : COMIMPRIM

2028 W130

THEATRE DES CELESTINS

LE MISANTHROPE

de
Molière



SAISON 1981-1982

ALCESTE

Molière, quand il jouait ce rôle, portait haut-de-chausses et justaucorps de brocart rayé et soie gris, doublé de tabis, garni de ruban vert, plus une veste de brocart d'or.

Qui ne se souvient des vers de Musset :

« J'oserais ramasser le fouet de la satire

Et l'habiller de noir cet homme aux rubans verts. »

C'est chose faite. Alceste vêtu avec sobriété a fini par ressembler à une sorte de quaker solennel, austère et ennuyeux. On s'attend toujours à ce qu'il sorte une bible de sa poche. Les intentions de Molière sont pourtant évidentes. A cette profusion de brocart d'or qui n'est pas du meilleur goût, les rubans verts ajoutent une preuve irréfutable. Le vert est la couleur des bouffons. Nul ne se serait avisé de le porter à la Cour, sans courir risque de faire rire de lui. C'est, visiblement, ce qui tente Alceste. « Je veux qu'on me distingue », dit-il. Les rubans verts n'y contribueront pas peu. N'est-ce pas acheter l'originalité à bon marché ? Il y a là une sorte de provocation enfantine qui attendrit et qui fait douter de l'intelligence du personnage.

On a voulu quelquefois le comparer au héros de Cervantès. Chez Don Quichotte l'amour du prochain nous bouleverse et nous fait rire tout à la fois. Il y a dans chacune de ses aventures, un fol désir de pureté, une passion au service d'un idéal, un désintéressement total, une noblesse d'âme touchante. Rien de pareil chez Alceste.

Le romantisme, dont les effets se font encore sentir, a voulu en faire le porte-parole de Molière. C'est avoir une bien piètre opinion de celui-ci. Corriger l'humanité tout entière n'est pas une tâche pour un philosophe. Eût-il eu l'orgueil de l'entreprendre que notre auteur ne s'y fût pas pris comme son héros.

Alceste fulmine contre ses semblables ; sans jamais tendre vers eux une main charitable. Il dit : « Les hommes », mais l'humanité - la famille humaine - ne l'intéresse pas. Ce sont ceux de sa caste qu'il veut réformer ; pas les autres. Avec quel dédain ne parle-t-il pas de son valet de chambre dont le nom figure dans la Gazette ?

Où peuvent mener cette aversion générale, cette haine de tous les hommes sinon au vide par le chemin du creux ? Nul ne songe à nier qu'il ait des sujets de plainte. Qui n'en a pas ? Il est ostentatoire. S'il généralise impitoyablement c'est afin de mieux s'abriter derrière son personnage. Faire un choix entre le bon grain et l'ivraie l'amènerait à douter de lui et l'abaisserait à ses propres yeux. Cela, il ne le veut pas. Son sang ne circule que parce qu'il est continuellement échauffé par la colère ou l'indignation. La bonne foi dans la discussion anéantirait un personnage dont le refus de voir et de comprendre est l'organe vital.

L'on dira : « Il n'est pas sincère. Ses paroles dépassent sa pensée. » Certes, mais c'est reconnaître alors que tout est chez lui subordonné à l'attitude. Et nous savons qu'il est des attitudes que les hommes admirent et critiquent tout à la fois parce qu'ils sont incapables de les prendre. Donneau de Visé, dès la première représentation, définit le Misanthrope comme un ridicule. Philinte ne se fera pas faute de le répéter à son ami. « Tant mieux, morbleu ! Tant mieux. C'est ce que je demande », répond l'original. Est-ce vraiment un but de vie avouable ? N'oublions pas que lui aussi est un oisif.

On pourrait avancer que c'était pousser une pointe hardie contre la Société que de vouloir la faire réformer par un ridicule, mais si telles avaient été les intentions de Molière il les aurait sans doute clairement exprimées.

On dira aussi : « L'amant est touchant ». En quoi ? Lorsque Philinte lui demande s'il se croit aimé de sa maîtresse, il répond : « Oui, parbleu, je ne l'aimerais pas si je ne croyais l'être. » La sécurité lui est indispensable et cependant il se sait déraisonnable. Il n'ignore pas qu'il a des rivaux, et il s'étonne d'être trompé.

Il est jaloux. Il fait des scènes. Quand l'infidélité de sa belle est palpable il se jette à genoux et implore son pardon.

A peine remis, il passe sa colère sur son valet. Il extravague. Il recommence au cinquième acte la scène du premier. Si l'on s'en tient rigoureusement au texte, il ne débite que des lieux communs. Pour un gentilhomme, il parle beaucoup de son argent.

Il est procédurier, à cheval sur son bon droit qu'il défend avec mauvaise foi. Il y a déjà La Brige chez Alceste, et l'on comprend l'enthousiasme de Courteline à lui écrire un sixième acte sur la niaiserie duquel il versera, selon sa propre expression, des larmes de sang.

Tranchons le mot : Alceste est stupide. Il est même trop bête pour être antipathique. Et c'est ainsi que l'on construit l'un des plus grands personnages que l'art dramatique universel ait jamais produit.

Pourquoi finissons-nous par l'aimer ? Peut-être parce qu'il est seul, parce qu'il s'oppose à tout et à lui-même, parce qu'on le sent vaguement conscient de la vanité de son attitude, parce que nous n'avons plus le courage d'enfoncer des portes ouvertes, mais surtout, semble-t-il, parce qu'il se veut libre par rapport à la société qui l'entoure, et que, selon J.-J. Rousseau :

« Renoncer à sa liberté c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs... qu'une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme et que c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté. »

C'est le même Rousseau, il est vrai, qui faisait à Molière grief d'avoir dans le *Misanthrope* ridiculisé la vertu. Mais Alceste n'est-il pas plus noble que vertueux, et ne convient-il pas de placer l'honneur au-dessous de la vertu ?

Les femmes que ces considérations laissent de marbre et qui, en général, méprisent les pleurnichards, n'ont pour Alceste, dans le meilleur des cas, qu'un attendrissement amusé. On sent qu'il les laisserait vite et que, loin de lui être pitoyables, elles auraient pour lui l'œil de Célimène. Aussi bien doutent-elles de l'amour d'Alceste et nous nous permettons d'en douter avec elles.

« Le *Misanthrope* a été représenté pour la première fois au Théâtre du Palais Royal le 4 juin 1666. »



Costume de Mlle Mars, rôle de Célimène, au début de XIXe siècle



Robe de Célimène pour Yolande FOLLIOU



Frontispice de l'édition originale
Le *Misanthrope* (1666)

Du 14 au 25 octobre 1981

LE MISANTHROPE

de Molière

Décor et costumes de Suzanne Lalioue

Mise en scène de Jean Meyer

avec

Alceste	François TIMMERMAN
Philinte	Jacques MAURY
Oronte	Jean MEYER
Célimène	Yolande FOLLIOU
Basque	Robert CHAZOT
Eliante	Jocelyne DARCHE
Acaste	Olivier LEJEUNE
Clitandre	Michel LARIVIERE
Arsinoe	Lise DELAMARE
Du Bois	Michel LASORNE
Un garde	Daniel DUBOIS
Un laquais	Boris BERTIN